

HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN ÂGE.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE LXXXIII.

Laurent de Médicis succède au crédit de son père sur la République florentine. — Fastes et ambition des neveux de Sixte IV ; première campagne de Julien de la Rovère, qui depuis fut Jules II. Progrès des Turcs ; premier siège de Scutari ; siège de Lépante ; prise de Caffa.

1469—1475.

JUSQU'ICI nous avons vu la république flo- CHAP. LXXXIII
rentine se placer au centre de toutes les négocia-
tions, diriger tous les événemens, demeurer
tout au moins partie dans toutes les révolu-
tions, dans toutes les guerres importantes qui

TOME XI.



I

CHAP. LXXXIII. troubloient l'Italie. Mais sous l'administration des Médicis, Florence cessa de tenir ce rang élevé; elle se laissa oublier dans la balance de l'Italie; les révolutions des états voisins s'enchaînoient l'une à l'autre sans qu'elle les dirigeât, ou fit effort pour les retenir; et après avoir passé en revue ces grandes scènes de la politique, nous sommes obligés de retourner en arrière pour chercher ce qu'elle faisoit pendant ce temps-là, dans son administration intérieure. Nous la trouvons alors languissante par la mauvaise santé de son chef, ou affoibli par l'extrême jeunesse de celui qui lui succède; nous la voyons participer aux misères des régence et des minorités, et nous concevons comment, avec ce changement d'esprit, sa force a dû s'évanouir.

1469.

Il falloit que l'ancien amour des Florentins pour la liberté fût bien affoibli, pour que la mort de Pierre de Médicis ne causât point de révolution dans la république. Déjà Cosme l'ancien, après avoir fondé son autorité sur la supériorité de ses richesses, beaucoup plus que sur de grands services, l'avoit transmise à Pierre son fils, comme une partie de son héritage. Mais Pierre étoit parvenu à un âge où la république pouvoit sans honte lui obéir. Ses infirmités l'avoient rangé de bonne heure parmi les vieillards; il étoit peut-être plus considéré et moins craint, par cela seul qu'il ne pouvoit guère

partager les passions des autres hommes. Sa CHAP. LXXXIII.
 retraite habituelle à la campagne, la peine et 1469.
 la lenteur avec laquelle on le transportoit en
 litière, dans un temps où l'on ne voyageoit
 qu'à cheval, donnoient une apparence de di-
 gnité à celui qu'on ne manquoit jamais de con-
 sultier comme un oracle, dans toutes les occa-
 sions importantes. Lorsque Pierre mourut, il
 ne laissa pour chefs à sa famille que ses deux
 fils, dont l'aîné, Laurent, n'avoit pas vingt-
 un ans (1). Il étoit contraire à l'honneur de
 la république, que de vénérables magistrats,
 vieilliss dans les emplois publics, respectés de
 l'Europe entière, et accoutumés à en diriger
 la politique, fussent considérés comme les sim-
 ples partisans de deux jeunes hommes, dont
 les prétentions étoient démenties par la consti-
 tution et toutes les lois de l'état, dont les ser-
 vices étoient nuls, dont la naissance étoit infé-
 rieure à celle de tous leurs rivaux, dont le mé-
 rite personnel n'avoit encore pu être reconnu.
 Cependant ceux qui avoient gouverné Florence
 au nom de Pierre, firent taire l'amour de leur
 pays, ou même une ambition digne d'une âme
 élevée, pour n'écouter que des intérêts étroits,
 l'esprit de parti, et l'ivresse de la victoire. Ils
 voulurent conserver les abus d'un gouverne-

(1) Il étoit né le premier janvier 1448.

4 HISTOIRE DES RÉPUB. ITALIENNES

CHAP. LXXXIII. ment de faction , parce que c'étoient eux qui
 1469. en profitoient. Le crédit personnel des jeunes
 Médicis ne devoit l'emporter sur le leur propre, qu'à une époque qui leur paroissoit encore
 éloignée , et ils croyoient plus facile de tenir
 leur parti réuni sous un nom ancien , que
 d'élever ostensiblement à la première place ,
 ceux-mêmes qui l'occupoient en effet.

Les citoyens qui gouvernoient alors réellement. Florence , étoient Thomas Sodérini ,
 frère de ce Nicolas qui avoit été exilé dans la
 dernière révolution ; André de Pazzi , qui fut
 fait chevalier par la république, en février 1468,
 pendant qu'il étoit gonfalonier de justice (1) ;
 Louis Guicciardini , Matteo Palmiéri , et Pierre
 Minerbetti. C'étoient eux qui , pendant les
 douloureuses maladies de Pierre de Médicis ,
 avoient dirigé la seigneurie, et qui s'étoient em-
 parés de l'autorité du peuple pour élire les ma-
 gistrats ; c'étoient eux encore que Pierre de Mé-
 dicis , lassé de leur insolence, et des vexations
 qu'ils exerçoient sur tous les citoyens, avoit
 menacé de faire rentrer dans les bornes de
 l'ordre civil , en rappelant les émigrés. Après
 sa mort ils se concertèrent pour continuer sous
 un vain nom, une junte qui leur assuroit la dis-

(1) *Cronaca di Leonardo Morelli. T. XIX. Deliz. Erud.*
 p. 185.